

L'équilibre maintenu
[Cahier des saisons, Été 1962, n° 30, p. 544-45.]

Un poète n'apparaît pas tout de suite en pleine lumière ; une zone secrète le protège de ces intolérables « à première vue » à quoi tant de gens font confiance. La voiture était arrêtée devant le grand portail et Armen Lublin déboucha d'entre une profusion de fleurs et d'arbres méditerranéens. Il nous serra la main et nous donna rendez-vous sur le port. Il voulait assister à notre déjeuner sans y prendre part, et tandis que nous avalions des sardines grillées, une heure après, il nous parlait de « son » Saint-Raphaël, et il posait des questions aussi sur Paris et ses poètes.

Quelle curieuse impression, et qui, au fur et à mesure que s'écoulaient les heures, allait s'approfondissant. Car Armen Lubin c'est le poète qui porte ses richesses en lui. Pas d'attaches, pas de frontières, mais cette essentielle légèreté d'apparence et de tempérament : finesse du sourire, discrétion du costume, aisance souveraine et racée. J'avais pour la première fois devant moi un détenteur de « vraies richesses », de la seule vraie richesse : la poésie, évidemment.

Pourquoi s'embarrasser de faux-fuyants lorsqu'on est maître du monde ?

L'écureuil bondit, l'écureuil approche
Allégeant ma tête dont il a fait les poches

On voit bien que cette mainmise du poète sur le monde n'est pas violence, mais complicité qui s'exerce à différents niveaux : en particulier celui du sourire. Sourire parce que le monde que l'on a devant soi n'est pas – oh ! audace en ce siècle d'obscurantisme à tout prix – un grimaçant rébus mais un puzzle amusant, et dont le poète, l'enfant que Dieu gâte, a le droit d'intervertir les éléments :

Et cependant il pleut encore et toujours
Sur l'existence qui a si mauvaise mine
Sur le chien au regard d'interdit de séjour,
Regard trouble long regard où il bruine
Ah ! Mais non, mais non, dit le pain, je suis amour,
Doucement vers sa chaleur les maisons s'inclinent.

Ce puzzle, certes, n'eût concerné que le monde des formes s'il s'était agi d'un poète mineur. Mais nous savons bien que ce n'est pas le cas. Et le jeu de construction et de destruction du poète englobe tous les réseaux dont l'ensemble constitue la vie. Oui, rien n'est jamais séparé dans la poésie d'Armen Lublin : toutes choses s'accrochent l'une à l'autre par des ferrures que le poète s'amuse malignement à doter de formes classiques ou extravagantes, linéaires ou baroques, selon cet insondable point de repère : « l'humeur du moment ». De là ces rapprochements ou au contraire ces éloignements d'où naissent le cocasse ou le tragique.

Autour du kiosque à musique repeint
La caisse d'épargne se promène
.....

Le soleil se couche derrière les platanes
Et la rente monte quelque part
.....

Pour une nuque où quelques fils d'or brillent
J'ai perdu mon dimanche et perdu toute décence

On le voit : les jeux de mots, l'emploi audacieux des figures de rhétorique et de grammaire sont l'expression de la souveraine liberté de quelqu'un qui n'a pas besoin de posséder pour régner, parce qu'il est tellement « dans le secret des choses », qu'il lui suffit de sourire. Ce « secret » des choses n'éclate-t-il pas dans l'aspect quasi cosmique de son jeu ? Il a donc raison de sourire puisque rien n'est laissé à l'écart, mais aussi quelle variété de sourires : depuis le simple amusement.

Quand on est Française, on en voit des durs
.....

*Quand on est Française on ne l'est pas à moitié,
Jusqu'à l'amertume ; au déchirement
Pourquoi cette plaie pire que la mort ?*
.....

Toujours serpent et serpent qui mord

Certes, l'équilibre est maintenu, et le poète reste le maître de son royaume, mais souvent à quel prix !

Oui, maître d'un royaume dont personne n'est exclu, bien sûr, sauf le poète lui-même. Et cela explique bien des choses : cet imperceptible éloignement vis-à-vis de toutes ces formes de sensibilité et de langage ; d'où le sourire, et vis-à-vis de ces sourires mêmes, de leurs différentes expressions. Cet éloignement est une sorte d'harmonie parfaite (donc discrète) entre ce qui est très loin (d'où les grandes envolées) et ce qui est très proche (d'où les effusions déchirantes).

La poésie d'Armen Lubin est en effet la poésie même de l'exilé acclimaté. Exil ? Il semble en avoir connu les deux grandes variétés : géographique (Arménien d'origine) et sociale (longues années dans les hôpitaux). On aurait pu s'attendre à des cris de révolte plutôt qu'à cette vague résignation : mais ne nous y trompons pas. Ce n'est pas une résignation « orientale », ou à peine. Mais une résignation de quelqu'un qui a surmonté l'exil, et qui a réussi à s'adapter. Adaptation dont nous avons vu qu'elle est même devenue domination. Jeu. Sourire. Grâce à quoi ? Grâce à cet éloignement imperceptible hors de toute chose, qui fait que toute chose est à lui. On peut dire que nous touchons là au secret de son art car cela explique aussi bien l'aérienne légèreté que la souffrance, les bonds en avant et les brusques dépressions. On le voit surtout lorsqu'il tourne vers lui-même ce sourire de liberté :

*Il fut bref et il fut long mon transfert
L'inconscient s'appelait porteur arrière*

Non pas que le ton en soit plus déchirant. Chez Armen Lubin le déchirement n'est pas fonction du sujet traité. Souvent tel poème un peu « lointain » sera plus déchirant que tel autre plus « proche ». Non. Mais la chute, la brusque crispation, c'est la musique, la sourde musique du poème qui la révélera. Le subtil mélange de mots, de rythmes, de coupes, qui est l'âme du poète, le chant de son être, et qui reste – suprême et rare adéquation – aussi insaisissable et riche que l'est le poète vis-à-vis du monde. L'insaisissable musique qui fait qu'il y a toujours un côté par lequel le poète s'évade. Est-ce la pure liberté ? Ou est-ce par la blessure secrète que le poète se glisse toujours hors de notre portée ? Je le crois. Cette blessure qui donne au poète un paradoxal moyen d'évasion. Exil, maladie, solitude, infortune au sens plein du terme, tout cela par le fait qu'il y a cette échappée, c'est-à-dire la blessure – quelle qu'elle soit – donne au poète ce sourire et cette grâce, cette légèreté de qui possède sans attaches, règne sans pesanteur, fuit sans bouger.

Cela s'appellerait-il l'amour ? C'est peut-être le premier et le dernier mot de la poésie d'Armen Lubin, une vision « sans rien autour » sur le monde complexe et simple (d'où cette allure un peu « fable » de certains poèmes) de l'exilé au sourire blessé :

N'ayant plus de maison ni logis

*Plus de chambre où me mettre
Je me suis fabriqué une fenêtre
Sans rien autour*

Cher Armen Lubin ! Vous vous êtes enfoncé dans le jardin touffu du « Home », tandis que le soleil se couchait. Nous étions dans le haut de Saint-Raphaël, et dominions la mer. Ces quelques heures avec vous avaient été bonnes, sur le port, puis à Santa-Lucia. Maintenant vous nous faisiez un geste d'adieu et nous aussi, mais on ne peut pas dire que l'on se soit vraiment quittés.

Boris Schreiber